

=



L'enterrement de Poquelin Molière

roman

MARC PAUTREL



(Tiré à part, 2022, hors commerce, reproduisant le texte paru dans la
revue [L'Infini n°148](#), printemps 2022, Éd. Gallimard)

.

*« Selon la doctrine indienne, la mort
en nous touchant, ne nous détruit pas ;
elle nous rend seulement invisible*

CHATEAUBRIAND

D'abord les couleurs changent, elles gagnent en intensité, s'aiguisent, deviennent folles, profondes. Quelque chose bouge, de puissantes forces se mettent en mouvement. Le vent faiblit légèrement, et, l'espace d'un instant, le froid paraît moins vif.

Les teintes dorées des murs s'estompent, cédant la place aux oranges, puis aux mauves, aux violets sombres et aux bleus ténébreux. Les ombres s'évanouissent les unes après les autres, bientôt on ne verra plus rien. La nuit tombe sur Paris.

De faibles lumières apparaissent : fixes sur les murs, les quelques réverbères, ou mobiles au bras de certains passants, les lanternes légères, mais leur clarté vacille sous les assauts du vent. La Lune a disparu, lovée dans son dernier quartier, cachée derrière la Terre. Le jour s'enfuit, il n'y a plus rien dans le crépuscule qui prédise l'aube future.

Le brouillard envahit les rues et l'air glacé pénètre lentement les chairs. Les passants accélèrent le pas, ils fuient le noir et le froid, ils rentrent chez eux aussi vite que possible. L'hiver, plus personne ne sort une fois la nuit tombée. La ville va d'ici peu sombrer dans la torpeur.

A nouveau, l'obscurité a gagné. Le rideau est tombé sur le monde, la nuit laisse la voie libre à tous les ennemis du jour.

*

Hier encore, il y avait là des rires et des éclats de voix, des hommes et des femmes qui couraient dans les rues, de grandes cavalcades bruyantes, toute la Troupe réunie et vivante. Tous les comédiens parlant, buvant, mangeant, dormant, riant, ils jouaient, ils déclamaient les phrases inventées par l'acteur génial, leur meneur, Molière, le chef de cette troupe, celui autour duquel ils avaient créé leur Illustre Théâtre et joué dans toute la France, des années durant.

Ils parlaient sans arrêt, ils plaisantaient, ils chantaient, ils répétaient, ils jouaient devant le public, une fois, deux fois, trois fois de suite chaque jour, ils récitaient leurs fantaisies, librement et toujours drôlement. Ils jouaient, oui, ils répandaient cet étrange flot sonore, ce doux et magique mensonge des phrases,

mot à mot et lettre à lettre. Ils jouaient, ils simulaient, ils mentaient délicieusement et les spectateurs les croyaient. La scène s'illuminait et eux ils scandaient, ils faisaient mine de vivre une autre vie, et ils la vivaient en effet dans la communion des mots. Joie de la troupe, soudée comme les organes et les os d'un même corps, chacun unique et cependant tous heureux d'être tenus ensemble par le hasard de la biologie.

Les rires ont disparu, ils reviendront un jour. La troupe ne meurt jamais, les phrases ne s'effacent pas, elles ne sont plus visibles l'espace de quelques années, puis elles brillent à nouveau, les éclats de voix et les chuchotements reprennent, la lumière rejaillit plus forte. Mais ce soir, la nuit tombe d'une façon différente, le froid est plus vif, l'obscurité plus épaisse, le danger dans les rues de Paris bien plus grand, la peur très présente. Cette fois-ci, le péril n'est pas une illusion.

*

Le choc est brutal, la mort a gagné une immense bataille, une de plus, même si elle ne pourra jamais remporter la guerre. La tristesse recouvre tout, elle est montée subitement, comme un raz-de-marée imprévisible, une vague plus haute qu'une montagne, et qui avance, et qui emporte tout l'existant avec elle. Il faudrait se plaquer sur le sol, faire comme un poisson tout au fond des mers, qui se colle sur le sable le temps que la lame de fond s'estompe. La vague va passer, elle sera bientôt loin, il faut simplement attendre et endurer.

Le rire s'est tari, il a été terrassé par le lancinant vieux néant toujours tapi, toujours présent. Molière a été fauché en plein jeu, assailli par le texte à la fin de la pièce. Soudain le malade n'était plus imaginaire. « *N'aie point peur, je ne suis pas mort* » disait Molière dans sa réplique, et il souffrait en prononçant ces mots, et il a quitté la scène épuisé, vidé, brûlé année après année par l'incandescence du corps et l'énergie des phrases.

A présent, on l'a allongé dans son lit. La femme qu'il aime est à ses côtés. Il sait que quelque chose s'achève en lui, il se sent en train de partir, mais il veut être traité dignement, c'est-à-dire enterré comme un citoyen respecté, et non pas comme un comédien haï par l'Église et interdit de tombeau. Il envoie chercher un prêtre pour recevoir le dernier sacrement et la confession qui lui ouvrira, aux yeux des tenants du vieux monde, les portes de l'inhumation et une demeure temporaire pour son pauvre corps.

Il attend. Mais deux prêtres, sollicités, refusent successivement de venir jusqu'à lui. Quand un troisième, enfin, accepte de se déplacer pour accorder l'extrême-onction à un comédien, l'heure est si avancée qu'il prend la route sans délai par crainte d'arriver trop tard.

Le prêtre honnête et le valet de Molière marchent vers la maison du mourant, ils avancent au milieu des rues obscures et glaciales, quand soudain la cité est tétanisée par un extraordinaire spectacle. Le jour se fait sur la ville entière

pendant de longues secondes. Une immense clarté apparaît au-dessus des toits et la nuit recule : un météore traverse le ciel parisien.

Une boule de feu crée le jour au cœur de la nuit, l'espace d'un instant, comme un rayon de soleil à l'éclat insoutenable. A ce moment précis, dans son lit le malade agonise, il a un grand rire puis expire. Le corps de Molière interrompt sa vie terrestre.

*

Une journée passe, puis deux autres, que tout le monde oublie, et de nouveau arrivent le crépuscule et la nuit. Dès que le froid est là, le silence s'installe. A peine le bruit des pas sur les pavés et les aboiements de chiens au loin.

Ce soir, on pourrait marcher dans les rues désertes et sombres pendant des heures sans jamais arriver quelque part, *comme* si la nuit avait changé Paris en un labyrinthe mystérieux dont le déchiffrement demandera *des* siècles.

Peu à peu apparaissent des paroles, des exclamations, des cris, des sanglots aussi. Les voix montent, elles se démultiplient les unes les autres, chacune donnant vie à dix voix nouvelles. Un brouhaha naît et se rapproche lentement. Une petite foule s'est formée dans une rue menant au Palais Cardinal, au pied d'un immeuble, des hommes et des femmes de tous les âges, certains avec leurs enfants, beaucoup de bourgeois, quelques nécessiteux, et tous semblant se mêler les uns aux autres sans difficulté.

Ils partagent une fascination, quelque chose les réunit au-delà de la diversité de leurs vies. Il n'y a pas si longtemps ils ont ri, ils se sont répété des histoires, ont retenu des mots, des phrases, des gestes. Ils ont vu, ou ont entendu raconter, le jeu des comédiens, l'éclat des répliques, la musique et sa drôlerie perpétuelle, la profondeur de la vérité si grande qu'elle se métamorphose aussitôt en rire.

Ils sont venus ici pour ça, sans même réfléchir, ils sont effondrés et si tristes, et veulent remercier et témoigner, manifester leur soutien, applaudir, crier, être là, en bas de chez Molière dont à présent tout Paris sait qu'il est mort, et que ce soir, malgré les oppositions religieuses, et sur dérogation exceptionnelle, il va être emmené au cimetière.

On avait ordonné que l'enterrement soit secret, nocturne, et sans aucun faste ni aucune assistance. Mais le peuple est venu, il attend, il fait son tapage sous les fenêtres comme le public avant la représentation. Les Parisiens applaudissent bruyamment sa majesté Molière.

*

Au deuxième étage de la maison, une fenêtre s'ouvre. La veuve, ou un membre de la troupe, jette des pièces d'or à la foule des curieux et des indigents.

Merci d'être venus, merci, merci, mille mercis pour lui.

Certains croient que la famille a peur, qu'elle veut chasser les quelques mendiants attirés par la célébrité du défunt et par l'appât du gain. D'autres pensent qu'elle veut au contraire remercier cette foule scandalisée par la nouvelle de l'inhumation secrète, ces anonymes qui veulent montrer leur émotion et dire combien le rire salvateur, la rébellion grammaticale du grand comique a été importante dans la libération de la ville et tout le pays. Il a fait rire le Roi qui l'a protégé contre tous les moins puissants que cette majesté, contre les religieux ou contre les médecins, ses ennemis et bientôt ses indignes vainqueurs. Molière a rendu au rire son trône, le rire est un roi, son pouvoir est immense.

Que crient les hommes et les femmes dans la rue ? Pas seulement le nom du défunt, mais aussi des mots étranges en pleine nuit d'hiver : *La vie ! Moquerie ! Ironie ! Liberté ! Vive le rire !* C'est Molière, il est mort le pauvre, si jeune, il s'est senti mal en scène, pendant qu'il jouait *Le Malade imaginaire*, Il était souffrant avant même de monter sur les planches, dès la fin de l'après-midi. Un tel génie, le prince de la joie, le seigneur de la comédie, le philosophe et le sage, méchant avec les puissants, indulgent avec les faibles, sans pitié avec les religieux qui torturent les esprits sains, à la façon des médecins charlatans qui au lieu de guérir font mourir.

Molière, aux phrases cruelles et drôles. C'est lui qu'on va donc enterrer ce soir en secret parce que l'Église déteste les comédiens, le théâtre et toutes les fictions, toutes les inventions, les histoires qu'on raconte, celles qu'on lit, qu'on écrit, cette Église qui déteste tout ce qui n'est pas la Bible et les Évangiles, tout ce qui n'est pas une messe ou une célébration, toutes les fêtes qui ne sont pas baptême ou mariage.

Sa veuve, la mystérieuse Armande Béjart, a malgré tout obtenu, sur l'intervention discrète du Roi, une autorisation : l'un des plus grands comédiens et auteur français aura une place au cimetière de la chapelle Saint-Joseph, mais sans messe et sans service funéraire, avec un nombre limité de prêtres et hors des heures du jour. Qu'il soit enterré de nuit, voilà ce que l'Archevêque de Paris a imposé, et même le Roi n'a pas pu aller contre.

Au bas de la maison de Molière, la foule ne bouge pas, elle patiente, elle accompagnera la dépouille de son héros jusqu'à sa dernière demeure, à travers des rues obscures, glacées, désertes et menaçantes. La foule s'est tue maintenant, elle attend.

On va descendre la bière contenant le corps, qui va bientôt apparaître à la porte, ce corps qui sortira allongé d'une maison où, trois jours plus tôt, il était entré debout. Tout cela ne peut être réel, tout cela est dû à la nuit froide et déserte, il s'agit d'un cauchemar, la vérité s'est seulement absentée, elle reprendra un jour ses droits. Chacun ferme les yeux, pensant chasser le présent.

Et puisse le temps soudain s'accélérer

*

A neuf heures du soir, la porte de l'immeuble s'ouvre. Des hommes sortent, ils écartent la foule. Quatre prêtres apparaissent alors, ils tiennent sur leurs épaules le cercueil dans lequel Molière a été allongé pour son dernier sommeil.

L'illustre acteur de la Troupe du Roi est là, entre six planches de bois. Caché derrière le rideau du Temps, il fait sa dernière représentation parmi les vivants, son ultime plaisanterie, sa tirade sans réplique possible. Il parade, il défile, il nargue son monde, il garde le silence mais on n'entend que lui : il craint qu'on l'enterre de nuit.

Il n'y a pas un chuchotement, il n'y a que le claquement des pas et le râle des prêtres qui doivent, contre leur volonté sans doute, soutenir le poids de leur féroce moqueur. Sur la bière du défunt, on a déposé le drap funéraire dû à son rang, celui de tapissier et valet de chambre du Roi, c'est la couverture qui à présent protège son repos dans ce lit aux allures de barque.

Tanguant sous le pas chaloupé des porteurs, son cercueil paraît flotter sur une mer formée, glissant au milieu de la foule des suiveurs, avant de les précéder dans les rues glacées. Six enfants pauvres de l'hospice du Saint-Esprit l'entourent et portent six cierges dans six chandeliers d'argent. Plusieurs laquais tiennent des flambeaux de cire blanche. Toute sa troupe, sa veuve et ses amis, ainsi que plusieurs personnes de grande qualité, peut-être des proches du Roi, et de très nombreux comédiens parisiens, le suivent dans sa progression.

Aucun service funéraire n'a été permis par l'archevêché, ni en paroisse ni ailleurs, aucune messe, aucune prière, aucun hommage officiel pour l'immense comédien français. L'Église a voulu lui refuser toute sépulture, et qu'il soit jeté dans une fosse commune, et que sa pauvre dépouille soit aussitôt oubliée. Les prêtres ont tenté de supprimer sa mémoire, et malgré la protection royale, il n'a droit maintenant qu'à une procession nocturne, silencieuse et sans pompe, dans les rues désertes, si sombres et si glacées, de la capitale.

Molière va être porté en terre secrètement et sans la moindre prière. Les prêtres voudraient le maudire, mais la nuit l'accueille et la ville le soutient, et bientôt la terre du cimetière le recueillera et le protégera. Sa dépouille avance à pas lents. Elle est partie de la rue de Richelieu, elle oblique à droite. Elle remonte la rue des Augustins, traverse la rue Notre-Dame des Victoires. Elle emprunte l'étroite rue Jocquetet et au bout elle tourne à gauche sur la rue de Mont-Martre. L'église Saint-Joseph est là, c'est le cimetière pour les paroissiens de Saint-Eustache. C'est ici qu'il voulait reposer.

*

Quatre prêtres semblent donc suffire pour porter un des corps les plus comiques de l'Histoire. Ce sont quatre pauvres hommes dont la vie a très tôt basculé dans la religion. L'un, dans sa jeunesse, a entendu Dieu lui parler et aussitôt il a voulu devenir prêtre, il n'a plus pensé qu'à cela, c'était tout son espoir, mais maintenant il meurt à petit feu d'avoir atteint ce si funeste rêve. Le deuxième est un simple d'esprit, ses parents l'ont placé au séminaire, où on l'a formé autant qu'on a pu, du quatuor c'est le plus ignorant et c'est le plus heureux. Le troisième est un prêtre honnête, empêtré dans cette toile d'araignée si triste et si longue, mille années de religion, bientôt deux mille, la plus brutale tentative de stopper la violence humaine, et qui, pense-t-il, l'a redoublée. Le quatrième prêtre est un libertin, un esprit libre amateur des pièces de Molière, ami des valeureuses comédiennes et de leurs collègues masculins.

Les quatre soutiennent la bière du défunt, ils lui font parcourir les rues de Paris dans le froid et l'obscurité, dans le silence des frêles prières qu'ils doivent, sur l'injonction ecclésiastique, chuchoter sans élever la voix et sans jamais imprimer la moindre musique à leur latin sévère.

Les six enfants de chœur entourent le cercueil et portent chacun un chandelier d'argent faisant brûler un cierge à l'immense lumière. Chacun vient d'une paroisse différente, ils sont de toutes origines sociales, ne se connaissent pas, ils ont froid, faim, sommeil, ils ont presque peur de se trouver là, accompagnant de nuit le cadavre d'un comédien dont ils devinent qu'il n'a pas droit à un véritable enterrement. Qui est-il pour être ainsi traité ? Un sorcier ? Un criminel ? Un hérétique ? L'un des enfants sait que ce pauvre mort a fait rire et fera encore rire, qu'il pratiquait le théâtre, l'art de mentir en public, et surtout l'art de provoquer la joie et de l'entretenir longtemps.

La famille et les amis de Molière ont fait venir dix laquais qui portent des flambeaux de cire blanche. Ils éclairent ainsi la dépouille et le chemin du cortège, ils produisent comme ils peuvent un peu de lumière au milieu de la nuit, ils préservent au-dessus du pauvre mort cette clarté qui ne l'a jamais quitté, et qu'il a su entretenir et intensifier chaque jour davantage, jusqu'à aujourd'hui où malgré le trépas elle éclate encore. La lumière marche avec lui, d'un côté comme l'autre de la mort. Le cortège avance avec son propre soleil, depuis la rue de Richelieu jusqu'à la paroisse Saint-Joseph, et rien ne vient perturber sa lente progression et sa permanente lueur.

Tous les corps vivants entourant le cercueil demeurent silencieux. Ils pensent et prient. Ils invoquent leur dieu, n'importe quel dieu, un dieu imaginaire, eux-

mêmes ou leur double. Ils s'examinent et mesurent la fugacité des années, on respire quelques jours, quelques mois, quelques décennies, et déjà on n'est plus. « *Le temps qui fuit nous y convie, profitons de la vie* » disait leur pauvre ami, oui. Une vertigineuse force pousse tous les corps en avant et impossible de freiner. Les morts ont pour tâche de laisser la place aux vivants.

Les comédiens ne parviennent pas encore à comprendre que le corps de leur compagnon ne reviendra jamais parmi eux, du moins sous la forme qu'ils ont toujours connue. Ce rire, cette frénésie, chanter, crier, sauter sur les tables, danser, hurler, faire le fou sans relâche, c'était lui. Tout comme il était celui qui disparaissait pendant des heures et des heures, des jours entiers, des nuits complètes, pour écrire tout seul ces phrases si simples et si terribles, ces phrases pour ainsi dire divines, que la troupe jouerait ensuite sur scène. Il y avait ce corps et à présent il n'y a plus rien, seulement l'absence éternelle, un immense gouffre, un précipice dans lequel on ne peut même pas se jeter, un continent inaccessible, un océan à sec, terriblement profond et terriblement froid.

Maintenant, pour tous ses amis, les plus puissants, les plus dévoués, les plus intimes aussi, les plus proches, il va falloir honorer la mémoire du génial auteur. Une tombe, une vraie, qui aura été si difficile à obtenir, un nom gravé à jamais et des pièces de théâtre toujours jouées et rejouées dans l'allégresse de la langue française. Ils s'en chargeront, et leurs fils et leurs filles, et les amis et amies, dans l'éternité des générations, le Théâtre Français n'oubliera jamais ses mots.

Mais la tristesse ne passe pas, pour quiconque l'a connu vivant dans un corps de chair et de sang, et riant, et parlant, et jouant. Ses amis suivent son cercueil la tête lourde, le dos courbé, le pas lent et mal assuré. Ils l'escortent jusqu'à ce cimetière qu'on a exceptionnellement ouvert cette nuit, pour accueillir avec une sorte d'opprobre le plus grand des comédiens, le préféré du Roi, et qui a trépassé cette semaine, quelle désolation et quel chagrin pour tous.

*

Le cortège perce les rues sombres de la capitale, il se déplace en secret et à la nuit tombée parce que les dévots en ont décidé ainsi. Ils disent : nous l'accueillons au royaume de Dieu, mais à contrecœur et dans la clandestinité. La vieille Église catholique française voudrait l'effacer, elle voudrait rayer le passage sur Terre de ce corps beaucoup trop volubile, alors à présent elle détourne le regard, comme le fou persuadé qu'en fermant les yeux il chassera le danger.

Le convoi funéraire brille de mille lumières, mais tout autour c'est l'obscurité, à peine entamée par quelques lanternes aux angles des rues, et ce cercueil éclaire la ville, il éclaire la nuit, en y progressant il apporte la lumière. Quelques chuchotements de prières, quelques voix fluettes qui chuchotent un obscur chant religieux, mille bruits de pas, les chaussures qui heurtent les pavés, des

centaines de corps qui marchent dans la nuit, à la suite et tout autour d'un autre corps allongé et immobilisé qui, lui, ne peut plus marcher, et qu'on porte comme une monumentale statue horizontale, voilà ce qui a lieu cette nuit.

Avance un gisant lumineux, un corps que la démarche des quatre prêtres qui le soutiennent contre leur volonté fait chalouper et secoue, un corps qu'en portant on agite bizarrement. Un pas à droite, un pas à gauche, immense tangage du cercueil, on ne ferait pas différemment si on voulait réveiller le mort, le ramener à la vie, à cette vie au moins, celle de ce siècle et ce jour, le mardi 21 février 1673, à partir de neuf heures du soir, au commencement d'une nuit sans lune.

Le bruit a attiré les curieux aux portes et aux fenêtres, on regarde ce qui se passe dans la rue, on ne comprend pas. Les processions de cette sorte dans Paris n'ont à peu près jamais lieu, soit on interdit un enterrement, soit on l'autorise en plein jour et avec toutes les formes qu'impose le respect aux morts. La surprise est grande à la vue d'un tel convoi nocturne. Les soldats du guet et les indicateurs du Roi surveillent le déroulement de la procession, légèrement en retrait, à l'arrière de la foule, après les paroissiens venus rendre hommage et protéger le défunt, comme à chaque enterrement, mais cette fois en bien plus grand nombre.

Des habitants sont sortis de chez eux, ils regardent, ils demandent, ils veulent savoir qui était ce pauvre mort, quel était son nom et sa profession. Tapissier du Roi et valet de sa chambre, mais aussi et surtout acteur et auteur. Il jouait la comédie, il faisait rire, il montait sur scène et il y mentait divinement, il y jouait un rôle, il faisait mine de vivre une autre vie, il inventait des phrases incroyables, vraies, drôles, et que tout Paris retenait. Il jouait devant le Roi, et même le Roi riait. Molière était son nom.

On l'enterre de nuit comme s'il était un brigand jeté dans la fosse commune, parce que les religieux, ces fous de Dieu, ne lui pardonnent pas de les avoir intégralement déshabillés, mis tout nus devant la foule. Lui qui dans ses pièces leur a fait dire : « *Et ce n'est pas pécher, que pécher en silence* », ils voulaient le faire taire, ils voudraient maintenant le faire oublier.

Mais Molière est autrement plus sacré, il est éternel. La parole le protège, le langage le consacre, puisque les Évangiles sont eux-mêmes écrits et qu'il faut bien les lire, et puisque chaque jour chacun doit bien parler, puisque le langage existe, et qu'ainsi donc, parce que toutes les phrases peuvent être créées, et qu'elles peuvent circuler, on peut tout écrire et on peut tout lire. Molière avance, même mort il va plus loin que n'importe quel prêtre.

Le convoi funéraire progresse dans la grande rue de Mont-Martre, il arrive

enfin devant l'église Saint-Joseph, à l'angle de la voie du même nom, puis il entre dans le cimetière par la rue du Croissant. Alors, c'est comme si le Messie lui-même posait ses pieds au milieu des tombes et qu'à sa venue la terre se fendait.

*

La dépouille du comédien franchit le mur bas, et la procession la suit à l'intérieur du cimetière, cinq cents personnes qui remplissent toute la rue, et qui voudraient entrer eux aussi avec lui, mais qui ne le peuvent pas. La foule est si grande qu'on jurerait une révolte, une jacquerie fulgurante en plein cœur de Paris. C'est la nuit, une nuit noire et glacée, et pourtant des centaines de personnes sont là, immobiles, silencieuses, certaines pleurant, d'autres chuchotant des prières inaudibles.

Tous pensent que Molière mériterait une inhumation à la hauteur de son rang, être enterré dans son propre tombeau, ou dans le sol d'une église, en un lieu où il serait honoré et, en quelque sorte, plus proche de la résurrection. Il ne devrait pas être ainsi jeté en terre au milieu de tous les autres morts, dans un banal cimetière où tous les cadavres se mêlent dans leur grande solitude.

Les prêtres sont là, les enfants de chœur sont là, les amis et la famille sont là, les comédiens sont là, les nécessiteux aussi sont là, ainsi que des inconnus richement vêtus, sans doute arrivés de Versailles. On dit aussi que sa veuve a fait amener une grande pierre tombale gravée à son nom, *JBP Molière*, qui sera mise en place demain, quand les prêtres et les autres témoins seront tous repartis. Sans doute fera-t-elle poser cette dalle, non pas à plat, mais bel et bien dressée devant la tombe, comme une porte s'ouvrant verticalement sur le vide du cimetière, et pour ainsi dire sur le Temps.

Tout le monde fait cercle à présent, ils entourent le trou rectangulaire, sinistre, profond et très régulier, comme un parfait parallépipède creusé à même le sol. Cette fosse fait la taille exacte de la bière, qui pourra y glisser avec naturel et souplesse, comme si l'une et l'autre s'unissaient; les rituels funéraires sont souvent démesurément violents. Un corps aussi drôle que Molière n'a rien à voir avec la mort, et donc rien à faire au cimetière.

*

Les prêtres récitent leur courte liturgie, pas de vraie célébration, un grand silence et un grand abattement. Personne d'autre ne parle devant le cercueil. Quels mots peut-on prononcer quand un corps quitte ce monde et abandonne les vivants pour toujours ? Mille regrets, la longue tristesse de ne pas pouvoir revenir, de ne pas avoir assez ri ensemble, dansé, vécu, joué la comédie, déclamé

les phrases et jonglé avec le langage, musique et pouvoir du sens, poids des mots qui frappent, qui rebondissent et volent.

Regardez mes gestes, lisez mes lèvres, écoutez mes paroles, voyez et riez. Je vous les montre tous tels qu'ils sont, ces pathétiques escrocs, les médecins et les dévots, les fâcheux et les abrutis, les ridicules et les précieux, les faux propriétaires de vos corps, les professeurs et les seigneurs, les évêques et tous les ministres, seul le Roi est sacré, mais seulement ce Roi-là, le grand Louis XIV en son siècle, Louis qui rit, qui se nourrit d'humour comme d'autres d'amour. Aucune importance, la vraie vie n'a aucune importance, seul le choix compte, la liberté ou la mort, oui, à jamais la fuite, l'évasion par la grâce du comique.

« Où es-tu à présent ? » Tous ses amis se posent la même question : Où a bien pu partir son âme, cette énergie éternelle que rien sur Terre, ni dans tout l'Univers, ne pourra réduire. Ce cimetière n'est pas le lieu où on doit le chercher, seule son enveloppe extérieure se trouve dans le cercueil.

L'absence des morts est si étrange, si anormale, si perturbante, qu'elle révèle qu'ils ne sont pas vraiment partis, ils ne sont pas vraiment décédés. Personne ne décède réellement, la mort n'existe pas, il n'y a que la disparition. On dit « Il s'en est allé » ou bien « Elle nous a quittés », et c'est la vérité : l'être qu'on chérissait tant a changé de dimension, il continue sa vie ailleurs, en côté de celle-ci.

Les morts, en quelque sorte, nous parlent continuellement, sans phrases mais par des sentiments, par de fugaces émotions, imprévues et très vives, et en retour il faut parler aux morts, ou du moins les servir, agir pour eux, leur faire secrètement des offrandes.

Voilà tout ce que ses amis de la troupe pensent ce soir, dans l'obscurité du petit cimetière, au coeur de la nuit sans lune, la nuit glaciale et impénétrable à mesure que les heures s'écoulent. Autour des six cierges et des dizaines de bougies, le noir précipite peu à peu les corps dans un sommeil inquiet.

*

Ils l'ont descendu en terre et maintenant chacun reste là, immobile et muet autour du trou lugubre. Ils ne savent pas quoi dire, c'est la minute de silence, attendre sans parler ni bouger, demeurer coi. On dirait qu'ils redoutent ce qui pourrait survenir à présent, un grand événement, un cataclysme dans la nature, le soleil et son ciel bleu s'installant subitement en pleine nuit au-dessus du cimetière.

Le firmament basculerait du noir à l'azur. L'astre du jour régnerait cette fois d'un éclat inédit, puissant, constant et très blanc. Il dévoilerait par son intensité tous les détails du lieu, il révélerait les recoins du sol, les rides des visages, les replis cachés des vêtements, la grande futilité des objets, les frêles chandeliers d'argent, les ridicules cierges d'église avec leur croix rouge tracée au milieu, les

chapeaux et les bonnets rigides que les prêtres n'ôtent jamais, les crânes découverts des autres hommes, les visages voilés des femmes, tous les décors et tous les costumes du grand théâtre social.

La lumière intense, appuyée sur un bleu profond, durerait, et sa soudaineté, son éclat, sa présence terrifiante au milieu des heures de la nuit, sa constance, comme un chant soutenu et qui ne faiblit pas, finiraient par jeter tous les corps à terre, effrayés. Miracle, miracle, miracle ! crieraient les prêtres. Triomphe ! crieraient les comédiens.

Mais le ciel demeure noir. La résurrection gagne à rester cachée, l'ennemi doit pouvoir continuer de croire qu'il va bientôt gagner.

Armande Béjart a fait apporter et dresser une croix, très grande, devant la tombe de son défunt mari et plus grand comédien français, auteur parmi les auteurs. Elle veut qu'on sache où sa dépouille séjourne, elle veut qu'il semble, aux yeux de l'Église, enterré au pied de la croix. En vérité, Molière est enterré avec le soutien de la croix, c'est la croix elle-même qui lui rend hommage, c'est la croix qui se recueille au pied de son immense corps terrestre.

Le cimetière tout entier devient lui-même un monde nouveau, la terre qui accueille Molière devient une terre sacrée. Dès le lendemain, malgré l'hiver, des fleurs vont y sortir de terre, des crocus jaunes, blancs, violets, des narcisses, des iris. Un jardin apparaîtra instantanément autour du trou magique, ce gouffre au fond duquel le génie français des mots et des phrases sommeille dans son coffret de bois verni. Il semble à tous qu'il dort pour très longtemps, que rien ne peut plus le réveiller, qu'il est heureux de son nouveau sort. Mais son silence n'est pas interprétable.

Les seuls qui sont malheureux sont justement ses amis, ses proches, sa veuve, les comédiens de sa troupe et tous les comédiens du monde, présents et futurs. Ils sont en manque de lui.

*

La nuit, les vivants voient tous leurs morts en rêve. Le disparu est là, il sourit, il parle, il bouge, il est comme il a toujours été, mais encore plus joyeux et encore plus lumineux, mille fois plus présent, alors qu'il a quitté ce monde. Il revient à la faveur du sommeil pour consoler, et conseiller celui ou celle qu'il a tant aimé, et n'a jamais abandonné. Il lui dit que le combat continue, que c'est un combat pour la vie éternelle, une éternité dont la mort physique n'est qu'une des très nombreuses étapes.

Les amis de Molière eux aussi le retrouveront bientôt chaque nuit dans leur sommeil, il sera là avec eux pour la plus troublante des expériences. Courant d'un bout à l'autre de la scène, dressant les bras au ciel, criant des phrases sonnantes, riant, apostrophant, interrogeant faussement, faisant des mines, laissant

résonner les voyelles, dressant les consonnes, « *Mes gages, mes gages, mes gages !* »

Le monde est un perpétuel et étonnant spectacle, auquel il faut renvoyer sans relâche son image, pour pouvoir rester vivant et réparer les choses qui doivent l'être. Alors on écrit, on souligne, on révèle, on parle, on crie partout cette nouvelle vérité, la vérité qui avait été oubliée et qui est restaurée mais changée, glorifiée, tel un fils renouvelant son père. C'est pour cela que Molière a écrit et joué toutes ces pièces, jamais trop de pièces, trente-trois pièces et des milliers de mots, des phrases tressées les unes aux autres en boucle, comme une prophétie fondée sur l'histoire observée et vécue. Une seule philosophie : rire !

Que pense-t-il de tout cela, aujourd'hui, en ce soir glacial, allongé dans son étroit cercueil ? Ils pleurent, alors qu'ils devraient rire ! Un enterrement devrait ressembler à un immense canular : il s'est battu pour vivre, le pauvre, et à présent il est là ! Quelle ironie ! Quelle plaisanterie, tous les vivants meurent finalement, puissent-ils au moins s'être amusés, sinon ils auront tout perdu. Dans certains pays, on applaudit la dépouille lors de l'inhumation, mais on ferait bien mieux d'éclater de rire : tout ça pour ça ! La morale de l'histoire, c'est qu'à la fin tout le monde meurt, que les dés sont pipés dès le commencement.

Pour les vivants, rien à faire, leur pauvre mort est mort, les orphelins le pleurent, et les veuves de même, et également les amis abandonnés. Seuls les morts découvrent une nouvelle vie, cette fois éternelle, et Molière y a dorénavant droit. Il rit dans son cercueil, il attend le bon moment, que tous les visiteurs contrits soient enfin repartis, il poussera le couvercle, il se dressera sur ses coudes, il grimpera le long du trou, il sortira dans la nuit, escaladera les murs bas et s'échappera du désolant cimetière. La mort, puis la liberté.

*

Le recueillement dure. L'assistance attend, et attend encore autour du trou et du cercueil qu'on a précipité au fond. Le froid s'accroît, une pluie glaciale et un peu étrange commence à tomber, et ce ne sont pas des gouttes d'eau, elles sont trop froides, trop grosses, ce sont de minuscules flocons. Une brève averse de neige éclaire la nuit. Les étoiles semblent descendre du ciel pour recouvrir le tombeau de Molière et la terre désormais sacrée du petit cimetière. Plus aucun corps ne bouge, la foule, les prêtres, les enfants de chœur, la famille, les amis, les comédiens, tous les Parisiens venus accompagner la dépouille, se trouvent comme statufiés. Ils étaient des corps, ils sont soudain des pierres.

Les minutes et les heures s'accumulent et personne ne veut partir malgré le froid et l'obscurité. Les prêtres n'osent pas abandonner un mort en pleine ascension vers Dieu, ils craignent de passer pour des tartuffes à leur tour, ils devinent que la foule et une partie du pays leur est spontanément hostile, ils ne veulent pas quitter les lieux en premier. Donc, les religieux se mettent à fermer

les yeux, ils dorment debout en silence, cachant leur lassitude sous un visage sévère. Ils prient pour s'occuper, ils patientent, ils en ont l'habitude.

On entend une chouette ululer, peut-être l'âme du mort. La pauvre veuve de Molière elle non plus ne part pas, elle ne peut pas le laisser seul, elle sait qu'il aura besoin d'elle pour son prochain exploit, et elle-même a tellement besoin de lui. Il était son mari et son père, il lui a tant donné, il lui a tant appris, avec lui la félicité a été continue, un ciel de grand soleil chaque heure de chaque jour pendant toutes ces années.

Elle ne peut pas le quitter, elle ne peut pas s'écarter de cette tombe, elle veut rester proche de lui encore de nombreuses heures. Sa proximité est vitale, elle ne vivrait pas si elle s'en éloignait. Elle le veille, elle le suit jusque dans la tombe, si elle pouvait elle habiterait ce cimetière. Il est là, alors elle est là aussi, aucune hésitation.

Les comédiens n'ont pas joué ce soir, ils font relâche, ils sont libres de leur labeur, et surtout ils se sentent comme abandonnés, leur troupe n'a plus de tête, le général est tombé, il ne se relèvera pas. Il restera au sol, même si, parmi les inconnus qui ont suivi le cortège, et qui se tiennent dans la rue glaciale le long du cimetière, un ou deux originaux prétendent le contraire. Ces doux illuminés disent que Molière se redressera bientôt dans son ultime berceau, qu'il brisera le couvercle comme un poussin sa coquille, qu'il se relèvera comme les plus grands saints, les prophètes, les demi-dieux de toutes les religions, et qu'il ira librement et invisiblement au milieu du monde.

Mais hélas, la triste réalité actuelle pour les présents, c'est qu'ils sont maintenant seuls, sans lumière vivante pour pouvoir les guider, si ce n'est le texte des pièces, les phrases, les répliques, à jouer de nouveau, en tous temps et partout. Relire et déclamer, en guise de continue prière.

*

Il est maintenant peut-être minuit, ou plus tard encore, on ne sait pas, la cloche de Saint-Joseph ne sonne même plus les heures. Les hommes et les femmes toussent, s'affaiblissent, ils défaillent, ils sont debout depuis si longtemps dans le froid et la neige, à veiller la dépouille du grand Poquelin Molière.

Finalement, un à un, ils se signent et ils font demi-tour, une centaine de personnes, plus un petit millier dans les rues adjacentes et devant le portail de l'église. Ils s'en vont seuls sans parler entre eux, épuisés et tristes, ils laissent un des plus grands auteurs et plus grands comédiens du monde aux mains de ce sinistre endroit.

Tous ceux qui étaient venus l'accompagner ici sont repartis et une

impénétrable nuit recouvre maintenant les tombes. Aucune ombre, aucun bruit, pas un mouvement, même les animaux nocturnes semblent absents. L'obscurité est de plus en plus épaisse et le froid de plus en plus coupant, le néant écrase tout. Personne ne franchit plus les murets du lieu jusqu'à l'aube.

Un immense rire résonne dans le cimetière. On a voulu l'enterrer, mais il s'est échappé.

La dépouille de Molière a quitté sa tombe, elle a fui très loin, elle flotte comme un fantôme, un magicien ou un saint, un dieu parmi les dieux. À la fin, tout le monde meurt et pourtant tout le monde continue de vivre, rien ne se crée, rien ne se perd, tout se transforme. Bienheureux celui qui meurt de rire, ses jours ne sont pas comptés.

*

Au matin, le soleil monte sur un ciel bleu éclatant, c'est une vive lumière d'hiver, il n'y a aucun vent, le froid est doux et sec. Des visiteuses arrivent, des veuves, des filles, des mères, vêtues de noir, concentrées, tristes, chaque matin elles viennent fleurir les tombes et parler à leurs morts. Quelques hommes apparaissent plus tard, des ouvriers qui nettoient les sépultures et creusent les fosses des prochains malheureux, et des jardiniers qui s'occupent des ifs plantés près du muret.

A midi, on découvre enfin l'incident, la tombe du grand Molière, qui n'avait pas encore été remblayée, a été profanée. Le couvercle a été descellé et le cercueil est vide. Le prêtre de Saint-Joseph, arrivé en hâte, fait jurer le secret à tous, puis refermer la bière, et jeter dans la fosse assez de terre pour la reboucher, et faire disparaître toute trace du forfait. Autour de lui, personne n'ose prononcer la seule phrase qui dise la vérité : Il est ressuscité.

oOo